

point de vue de l'unique affaire qu'il y ait au monde, l'acquisition de la fortune !

Eh bien, à cela il n'y avait qu'une réponse à faire, c'était celle du philosophe à qui l'on niait le mouvement et qui le prouvait en marchant.

Vous avez su parler et écrire votre langue de manière à la faire aimer et admirer d'un grand nombre de ceux qui vous entouraient. Vous avez su faire reconnaître en vous par delà les mers les co-héritiers de la gloire littéraire du dix-septième siècle, et si l'on vous reproche quelque chose, c'est de n'avoir point ajouté à l'héritage paternel les embellissements d'un goût douteux qui quelquefois le déparent ailleurs.

Et, avec cela, un grand nombre d'entre vous ont suivi la moitié du conseil qu'on leur donnait. Ils n'ont pas oublié ni dédaigné le français, mais ils ont appris l'anglais.

Ils ont cru que parler les deux langues par excellence du monde moderne, n'était pour personne un signe d'infériorité. Ils ont cru qu'avoir à leur service ces deux puissants instruments de civilisation, qu'être libre de puiser dans ces deux grands trésors de la science et de la littérature, ce n'était tout au plus que l'embaras de trop grandes richesses.

Ils se sont dit : si un trop grand nombre de nos co-sujets d'origine britannique dédaignent notre langue, et, ayant tant d'excellentes occasions de l'apprendre, ils aiment mieux ne pas la savoir, alors, tant pis pour eux ! Pour nous, sachons affirmer les droits de notre nationalité ; pour les conserver, faisons même de généreux sacrifices de vanité ou d'influence personnelle ; mais soyons en mesure de pouvoir revendiquer au besoin nos privilèges de sujets britanniques dans la langue de l'empire.

C'est ce qu'ont fait Papineau, Vallières, LaFontaine, Morin, Cartier, pour ne parler que de ceux qui ne sont plus.

Et ils avaient de grands exemples sous les yeux. Ils n'ignoraient pas qu'un des hommes les plus illustres de la magistrature anglaise, qu'un des plus éloquentes défenseurs, je dirai mieux, un des fondateurs des libertés constitutionnelles de l'empire, lord Brougham, était aussi fier de ses discours et de ses écrits en langue française que de ceux qu'il avait faits dans sa langue maternelle.

Lord Elgin, qui le premier, je crois, a lu le discours du trône dans les deux langues, et cela au moment où nous venions seulement de conquérir l'usage officiel du français, lord Elgin, en plus d'une occasion, a su être aussi éloquent dans la langue de Bossuet que dans celle de Shakespeare.

Mais vous-mêmes, messieurs, vous avez dans le haut patronage accordé à cette soirée, un autre exemple d'un homme d'état anglais qui sait apprécier la langue de vos pères. Vous n'ignorez pas, non plus, que l'auteur d'un livre charmant sur les régions polaires s'est fait gloire d'écrire une lettre gracieuse et sympathique à l'auteur de la traduction française de son ouvrage.

Du reste, les efforts que nous avons faits pour faire aimer notre langue, pour la populariser autour de nous, tout en montrant une juste appréciation de celle qui est de beaucoup la plus répandue dans la Confédération, ces efforts ont porté leurs fruits.

Un fait assez insignifiant peut-être en lui-même, mais dont les conséquences sont dignes de votre attention, vient de se produire.

Un touriste américain, qui, comme bien d'autres touristes, a pris les impressions d'autrui pour les siennes, vient de parler assez légèrement de nos institutions d'éducation, de notre état social, de notre littérature.

Il fut un temps où au moins une partie de la presse anglaise aurait reproduit avec plaisir ses remarques, qui ne s'adressaient évidemment qu'à la population française, et il s'en serait suivi une polémique désagréable entre les organes des deux nationalités.

Au lieu de cela, que voyons-nous ? Tandis que la presse anglaise, sans distinction de parti politique, a pris notre cause en mains, elle l'a fait avec vigueur, avec talent ; elle a montré autant d'indignation que si l'injustice eût été commise envers la partie de la population qu'elle représente.

Je ne connais rien qui puisse être d'un meilleur augure pour l'avenir de notre pays, rien qui prouve mieux qu'il y a aujourd'hui un peuple canadien animé d'un même esprit patriotique, malgré les diversités et les nuances qui ne feront que le rendre plus intéressant aux yeux des autres nations.

Et pourquoi en serait-il autrement ? Pourquoi ne formerions-nous pas un fonds commun des gloires de nos deux mères-patries ? Pourquoi ne pas vénérer ensemble les grands hommes de notre histoire ? Pourquoi séparerions-nous le nom de Baldwin de celui de LaFontaine, puisqu'ils ont été unis à l'époque de nos plus belles luttes politiques ? Pourquoi n'imiterions-nous point la généreuse pensée de lord Dalhousie qui, malgré ses torts envers nos hommes, au milieu des querelles dans lesquelles il s'était entraîné, conserva assez de grandeur d'âme pour élever un même monument aux deux héros qui ont scellé de leur sang les plus belles pages de notre histoire, et pour l'orne d'une inscription sublime pleine d'enseignements pour la posterité canadienne ?

La Providence, qui a permis qu'il en fût ainsi, qui a permis que les deux derniers combats livrés entre les Anglais et les Français sous les murs de Québec, aient été l'un une victoire anglaise, l'autre une victoire française, la Providence qui a inspiré assez de justice, assez de sages prévisions de l'avenir aux hommes d'état anglais pour conserver notre autonomie, à nous-mêmes assez de courage, de dévouement et de

persévérance pour ne pas la laisser entamer, pour, au contraire, l'étendre et le développer, la Providence a certainement voulu qu'il y eût ici un peuple portant la double empreinte des deux nations auxquelles elle a depuis tant de siècles prodigué tant de bienfaits en retour de l'accomplissement de la sublime mission de civilisation chrétienne qui leur a été confiée dans le monde entier.

Pardon, messieurs, si de la sphère plus modeste de vos travaux et de vos efforts, je me laisse entraîner vers celle qui vous embrasse à la fois le passé et l'avenir de notre pays.

C'est un peu votre faute ; c'est l'idée du dévouement que vous avez montré pour cette jeune et utile institution, qui reporte mes pensées vers l'ensemble des généreux efforts qui doivent assurer la prospérité de notre jeune Puissance.

Ce dévouement, messieurs, par là même qu'il était si grand, était menacé d'un danger sérieux. Tout effort puissant laisse après lui une lassitude morale à laquelle il est difficile d'échapper. La vertu qui nous en fait triompher, c'est le troisième talisman que j'ai nommé, c'est la persévérance.

Hélas ! il ne faut point nous le dissimuler, si dans l'ensemble de ses luttes notre race se montre éminemment douée de cette vertu, il n'en est pas toujours ainsi dans le détail des entreprises particulières. Nous faisons preuve, sous ce rapport, d'un singulier mélange de constance et d'inconstance. Nous commençons bien des choses que nous n'achevons point, pour les recommencer sous une autre forme.

Il y a chez nous un amour de la lutte qui fait que nous luttons courageusement jusqu'au succès, mais que nous abandonnons quelquefois à elle-même la chose qui a su réussir. Il nous arrive de nous intéresser à quelqu'autre œuvre nouvelle qui vient faire concurrence à l'ancienne. C'est ainsi que nous multiplions inutilement les institutions, que nous divisons nos forces, et que nous en perdons la plus grande part.

En théorie chacun admet qu'il en est ainsi ; personne presque ne veut en convenir lorsqu'on en vient à la pratique.

Votre persévérance dans votre noble entreprise vous a conduits au succès, mais permettez-moi de vous le dire, vous touchez au moment critique où le plein développement étant obtenu, l'insouciance qui résulte d'une trop grande confiance peut tout compromettre.

Heureusement, messieurs, il vous reste encore plusieurs choses à faire pour compléter votre institution. Il vous reste surtout à agrandir votre bibliothèque, ce qui est pour une institution littéraire le véritable monument. Vous mettez dans cette autre entreprise, je n'en doute point, la même constance que vous avez mise à doter Ottawa de cette belle maison où vous avez convoqué un si grand nombre d'autres sociétés amies quoique rivales.

Tout vous engage à persévérer. La faveur que vous accordent les plus hautes autorités de l'Eglise et de l'Etat, la présence parmi vous de lord et lady Dufferin, celle de tant de hauts dignitaires, la complaisance avec laquelle tous les artistes d'Ottawa vous prêtent leur concours, les sourires encourageants de vos mères, de vos sœurs, de vos épouses, de vos amies, qui encombrant en ce moment votre salle, sont autant de gages que vous étudiez et développez sans cesse l'œuvre que vous avez entreprise.

Elle est une de ces œuvres de civilisation et de moralisation qui deviennent de plus en plus importantes à mesure que le matérialisme, que le positivisme nous envahissent. Elle consiste à réserver au moins un petit coin où à certaines heures l'esprit vient se rafraîchir au contact de l'art et de la poésie, où l'on puisse oublier les passions, les haines, les intérêts sordides qui nous environnent.

Il me semble qu'au sortir de ce petit sanctuaire, vous pourrez regarder avec plus de plaisir et avec un sentiment plus vif de sa beauté, cette grande nature qui nous entoure et que le père de notre patrie vit autrefois dans toute sa primitive splendeur.

Qui sait ? Peut-être aussi le vieux génie auquel sacrifiaient les sauvages, du temps de Champlain, réfugié dans quelque grotte profonde, ou planant la nuit sur les édifices de votre ville, chassé qu'il est par le mouvement de notre industrie, indigné de voir les deux grandes cataractes auxquelles il présidait envahies par nos impitoyables inventions, sourira-t-il en vous voyant lutter encore pour ce qui reste de poésie et d'idéal dans notre pauvre monde.

Dans tous les cas, des esprits plus puissants et plus réels que celui-là, les nobles patrons célestes que vous invoquez dans vos fêtes patriotiques et religieuses, vous encourageront, vous béniront, vous protégeront.

L'œuvre si bien commencée, non-seulement se maintiendra, mais elle deviendra le foyer, le centre d'autres institutions semblables, à mesure que notre race et notre langue se répandront sur les deux rives de l'Ottawa et de ses nombreux tributaires. Elle y conservera l'amour et le respect des grandes choses, le véritable patriotisme, cet esprit à la fois ferme et conciliant nécessaire au fonctionnement des glorieuses institutions au centre desquelles vous vous trouvez placés.

Discours de M. T. B. DESCARRES :

Monsieur le Président,

Monsieur,

Mesdames et Messieurs,

En prenant la parole devant cet auditoire où je vois le premier Pasteur de ce diocèse, des

personnages occupant des positions élevées dans l'ordre religieux, dans l'ordre civil, des dames et des citoyens éclairés amis de leur pays et des lettres, je me sens saisi d'une émotion inaccoutumée. D'un côté, la solennité de cette démonstration, la renommée que vous possédez déjà ; de l'autre, ma jeunesse, mon inexpérience dans l'art de la parole, la surprise de me voir tout à coup devant vous sans y avoir été préparé dès longtemps, me jettent dans une frayeur que je ne puis vaincre qu'à la pensée que vous voudrez bien montrer de la bienveillance à un jeune homme qui vient, de son côté, vous prouver, en prenant la parole devant vous, que la jeunesse n'est pas indifférente à vos travaux, et qu'elle est toute prête à seconder vos efforts pour faire progresser les lettres en ce pays.

Comptant donc sur votre indulgence, permettez-moi de vous soumettre les principaux moyens que je crois propres à développer la littérature nationale.

Lorsqu'on veut améliorer quelque terrain, il faut lui donner ce qui peut vraiment contribuer à son amélioration : il en est ainsi de l'intelligence humaine. Voulez-vous l'agrandir, l'ennoblir, la rapprocher de l'Être Suprême dont elle est une étincelle ? eh ! bien, étudiez-la, cultivez-la, accordez-lui une nourriture intellectuelle dont elle puisse tirer une sève fortifiante ; sachez distinguer entre ce qui peut lui faire du bien et ce qui peut lui faire tort ; que des conseils amis vous aident dans ce grand travail ; et bientôt, vous la verrez prendre son essor, comprendre la grandeur du vrai, la moralité du bon, et la sublimité du beau.

C'est ce résultat, messieurs, que vous cherchez en voulant développer l'intelligence humaine dans ses rapports avec notre patrie.

Si l'on veut, pour ce pays, une littérature qui puisse faire sa gloire, il faut l'appuyer sur une base solide ; ce fondement inébranlable, c'est celui sur lequel sont étagées toutes les grandes nations qui ont escaladé la montagne ardue sur le sommet de laquelle règne le dieu qui distribue le génie, le talent, la renommée et la gloire ; c'est l'étude des anciens, l'étude de tous ces chefs-d'œuvre qui, en passant à travers les siècles, ont jeté leurs rayons lumineux dans le monde des intelligences. Il faut remonter à ces temps éloignés où l'art et la littérature n'étaient pas opposés, mais s'unissaient pour être l'expression du beau.

D'ailleurs, tout nous porte à recourir à ce moyen : la civilisation, pour ainsi parler, est le fruit des chefs-d'œuvre des anciens ; les grands orateurs, les poètes dignes de ce nom se sont inspirés aux chefs-d'œuvre d'Athènes et de Rome, et à ces livres divins que des hommes saints ont écrits sous l'inspiration de Dieu lui-même.

Il faudrait donc, dans ce pays, que tous ceux qui ont déjà reçu une éducation classique et qui veulent se dévouer aux lettres, continuassent leurs études sur les anciens, et autant que possible dans les originaux grecs, latins et hébreux. Du grec et du latin est née notre langue : comment pourrions-nous nous vanter de la bien savoir si nous n'avons aucune connaissance de celles d'où elle tire son origine ?

Pourquoi ne se formerait-il pas des sociétés dont le but serait l'étude des anciens, la recherche des beautés renfermées dans leurs écrits immortels ? Sans doute, messieurs, les littératures anglaise, espagnole, allemande, française sont bien riches ; chacun le reconnaît ; mais elles ne suffisent pas à elles seules pour donner une éducation littéraire capable de dispenser de celle des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

Si nos littérateurs se forment sur les anciens, ils seront certains de marcher sûrement dans les voies nouvelles qui leur sont ouvertes aujourd'hui.

Voilà mon premier moyen.

Mais, messieurs, ce n'est pas tout d'avoir le désir et la volonté d'étudier, il faut de plus des livres, des modèles, des documents pour soutenir ces études, les étendre, les appuyer de l'expérience du passé et des connaissances du présent : il faut donc des bibliothèques, mais des bibliothèques dignes de ce nom. N'est-il pas regrettable, messieurs, de voir de grandes villes, par exemple comme celle de Montréal, sans bibliothèque publique ? C'est plus que regrettable ! Hélas, la matière va-t-elle dominer l'intellect ! L'on pense, cependant, à faire des chemins de fer, des routes, à creuser des canaux, à bâtir des hôtels somptueux, à prodiguer l'argent pour le confier à la matière ; mais à l'esprit, on ne donne rien ou presque rien ! Ah ! on laisse l'intelligence faire son œuvre seule ; on la laisse se meurtrir et se déchirer aux broussailles et aux épines qu'elle rencontre à chaque pas, abandonnée comme elle l'est dans son pénible chemin ! Fait-on bien d'agir de la sorte ? Tout homme, ami de la patrie et des lettres, sait ce qu'il doit répondre à cette question.

Est-ce que l'encouragement donné aux lettres ne pourrait pas être plus grand de la part de ceux qui possèdent la fortune ? L'amour de l'argent doit-il régner seul ? Mais faisons cesser nos plaintes ; car une ère nouvelle va s'ouvrir pour la littérature en ce pays. Et pour conserver ce temps heureux, il faudrait commencer la fondation de bibliothèques publiques, et intéresser tout le pays à leur prospérité.

Il me semble que la chose irait à merveille. Pensez-vous que le patriotisme et l'amour de la renommée ne feraient pas voler les bourses ? Aujourd'hui, les livres coûtent si peu ; de plus, les gouvernements feraient leurs cadeaux ; les corporations tiendraient à honneur de faire le leur ; les nations étrangères échangeaient des livres, des documents ; un personnage distingué passant au Canada ferait preuve de sa générosité et de son amour des lettres en faisant don de

quelques volumes, de quelques œuvres d'art. Et ainsi, messieurs, avec du temps et de la persévérance, le Canada posséderait des bibliothèques où ses enfants pourraient trouver de quoi augmenter leur science et échauffer leur patriotisme, ce qui les mettrait en état de produire ces chefs-d'œuvre qui font la gloire d'une nation en même temps qu'ils immortalisent leurs auteurs.

Tel est mon deuxième moyen.

Maintenant, messieurs, celui qui a beaucoup étudié aime, c'est naturel, à mettre au jour le fruit de ses études. Mais ce n'est pas tout de mettre des livres devant le public, il faut de plus que ces livres soient en tous points dignes du public et de la littérature. Il faut donc un tribunal, c'est-à-dire qu'il faut des juges dont la jurisdiction littéraire n'aura de limites que celles de leurs connaissances.

Je veux dire qu'il faut, dans notre pays, une critique impartiale, juste, éclairée, sévère, mais bienveillante. La critique manque presque complètement en Canada ; et, cependant, sans critique, il n'y a pas de littérature possible ; car, comme les génies ne se rencontrent pas communément, toute œuvre littéraire, dans son enfance, a besoin d'être plus ou moins remaniée. Si un auteur, ne pouvant apercevoir les défauts de son œuvre, n'entend autour de lui que des louanges exagérées l'élevant jusqu'aux nues, le proclamant plus grand que quiconque a écrit avant lui dans ce même genre ; ou si, pour quelques défauts qu'un sage conseil ferait de suite disparaître, un auteur se voit pris à partie, ridiculisé, bafoué, traité d'imbecile ; suivant le premier cas, cet auteur écrira, mais il écrira de pis en pis, ses ouvrages ne verront le jour que pour mourir ; dans le second cas, l'auteur le plus savant, brisant sa plume, s'écriera : "Si mon pays, pour récompense de mes études, n'a que du ridicule à jeter sur moi, il n'est pas digne que je travaille pour lui." Et un génie sera peut-être perdu pour les lettres et pour le pays.

Mais comment peut se faire la critique telle que je la voudrais ? Il faudrait un journal indépendant sous tous les rapports, rédigé par des hommes parfaitement indépendants, capables de donner à chacun ce qu'il mérite ; rédigé par des hommes compétents, reprenant sévèrement mais charitablement, louangeant aussi mais selon le mérite et avec justesse. Et, s'il n'y a pas moyen d'avoir un journal exclusivement littéraire, au moins que la critique se fasse dans les journaux en vogue ; mais si l'on veut qu'elle soit efficace, qu'elle soit exempte de cet esprit de parti qui voit tout noir d'un côté et tout blanc de l'autre.

Que l'on parvienne à avoir une bonne critique, et la littérature française en Canada sera sauvée.

C'est là mon troisième moyen.

Il m'en reste un quatrième sur lequel, messieurs, j'attire votre attention. Il peut paraître un peu intéressé de ma part ; cependant, je vous le soumets, croyant, en agissant de la sorte, travailler au bien de la littérature.

Pourquoi des dames, possédant le don de l'éducation et de la fortune, et amies de leur patrie, n'ouvriraient-elles pas, imitant en cela des dames illustres des autres pays, n'ouvriraient-elles pas, dis-je, leur salon aux hommes instruits dont le goût est déjà formé, et à la jeunesse respectable et studieuse ?

Nous aurions alors, comme en France, comme ailleurs, ce que l'on appelle des salons littéraires.

La dame de la maison serait, de droit, l'aimable présidente de ces réunions. L'on y verrait des dames, des demoiselles, des hommes de tous les âges, de tous les partis, de toutes les spécialités. Vous voyez déjà le résultat de ces soirées ! L'émulation naît de suite, les travaux sont communiqués, des conseils sont donnés, les timides sont encouragés, ceux qui font bien continuent avec assurance, les jeunes gens se font connaître dans la société, leur avancement est plus rapide, et leurs talents, mieux dirigés, deviennent plus efficaces, récompensés qu'ils le sont par l'encouragement qu'ils reçoivent.

La dame qui, la première, ouvrirait de telles soirées, verrait la renommée s'attacher à son nom, et tout en gagnant l'estime et la reconnaissance de ses concitoyens, elle travaillerait à l'avancement des lettres et à la gloire de la patrie.

Je me bornerai, messieurs, à ne vous indiquer que ces quatre moyens que je considère comme capables de contribuer puissamment au développement de la littérature en ce pays. Sans doute qu'il y en a encore bien d'autres, mais je me borne à ces principaux qui sont : 1o. l'étude des anciens ; 2o. la formation de bibliothèques publiques ; 3o. la critique littéraire faite dans un ou plusieurs journaux ; 4o. l'ouverture de salons littéraires.

Si, messieurs, ces moyens sont mis à exécution, notre littérature prendra de l'importance de plus en plus ; elle finira par intéresser toutes les classes de la société ; le goût se formera, le niveau intellectuel s'élèvera ; la nation deviendra susceptible de ces enthousiasmes littéraires comme en ont vus l'Italie et la France ! et alors, le nom du Canada deviendra illustre et respecté ; il sera en Amérique ce qu'est la France en Europe.

Et c'est vous, messieurs, qui aurez contribué pour une large part à cette gloire de notre pays en cherchant comme vous le faites à développer la littérature nationale, et à faire connaître au monde tout ce qu'il y a de noble, de bon, de beau et de grand dans notre chère et bien-aimée patrie.